

Entretien avec Yves Citton

## **Bricolages contre un désastre annoncé**

**La plupart de vos livres, et notamment le dernier, *Pour une écologie de l'attention*, peuvent être lus comme des sortes d'hymnes à une multiplicité de nouvelles façons de penser et d'agir. Comment faites-vous pour n'être pas déprimé par l'époque ?**

Je me demande parfois si je suis profondément déprimé, mais que je me le cache à moi-même – ou si, au contraire, je devrais avoir honte de n'être pas plus profondément désespéré que je ne le suis... Mais dans les deux cas, parler de sa déprime, de sa nostalgie ou de son impuissance me semble absolument sans intérêt.

**En même temps, l'analyse de l'impuissance, aussi terrible soit-elle, ne sert-elle pas une certaine puissance de la vérité ? C'est en tout cas la position de toute la tradition du pessimisme révolutionnaire, mais aussi d'une certaine heuristique écologiste de la peur et de l'apocalypse... Trouvez-vous du mérite aux « catastrophistes éclairés » aujourd'hui ?**

Le catastrophisme, ce serait la position, par exemple, d'un Yann Arthus Bertrand, dans son documentaire *Home*, qu'il avait diffusé à grande échelle, y compris sur le net dès sa sortie. J'avais été très ambivalent sur ce film, qui montre qu'on va droit dans le mur écologique, à coup d'images de *la terre vue du ciel*, de chiffres et de réflexions sur le climat, sur les tendances du capitalisme et du consumérisme. Il était important qu'il suscite des débats, que les médias s'en saisissent. Comme le film d'Al Gore, ça a sans doute eu des effets mass-médiatiques non-négligeables. Mais je me demande si un tel film fait davantage partie du problème ou de la solution.

Je préfère de loin la démarche d'une Ruth Stégassy dans *Terre à terre*, cette émission sur France Culture que j'écoute comme rituel de santé mentale autant que comme une source d'informations et de réflexions. Au lieu d'accumuler des statistiques vues depuis les satellites, elle documente ce qui se fait au ras de certaines pratiques d'alternatives concrètes. Elle fait parler des gardiens de moutons, des fanatiques de la culture de figes, des zadistes, des experts du nucléaire, et à travers toutes ces expériences, elle parvient à construire quelque chose de très fort, précisément parce qu'elle reste « terre à terre ». À partir de petites luttes hyper-locales ancrées dans des pratiques au ras du sol, elle permet d'accéder à une dimension globale : elle montre que les deux dimensions se tissent à partir de ce que nous faisons ici-bas, bien davantage qu'à partir de ce qui se voit de là-haut.

Je révère d'autant plus Ruth Stégassy que sa démarche est complètement opposée à la mienne. Pour penser, il faut toujours que je fabrique des néologismes, que je

convoque de grands concepts, que je regarde le monde depuis 1750, depuis Saturne ou depuis ma tour d'ivoire d'universitaire. Elle, au contraire, arrive à faire parler simplement des gens qui n'ont pas besoin de jargon prétentieux, mais qui ont une puissance d'éloquence bien supérieure. Parfois, je me dis : arrête tes conneries, deviens Ruth Stégassy, change de vie et de façon de parler ! Mais je ne sais pas si j'y arriverai, ni si je le veux vraiment...

### **Pour autant, vous n'arrêtez pas...**

Oui, je fais beaucoup (trop) de choses, je me démène sur mes petits terrains à moi : les livres, les revues, les séminaires, les mots, les argumentaires. Les textes littéraires sont une expérience, la lecture est une pratique, pas forcément moins importantes que l'élevage des moutons. Si ça vaut quelque chose, c'est dans la mesure où ça comporte aussi une part d'artisanat. Parler à et avec des étudiants, rédiger un texte, composer un livre, c'est comme raboter une planche ou greffer un cerisier. Les textes littéraires ou philosophiques nous branchent aussi dans une terre, dans plusieurs siècles de vie humaine qui se déterritorialisent puis se reterritorialisent sur les pages de livres ou sur des pixels aujourd'hui, et qu'il s'agit de faire vivre collectivement, dans une salle de cours, entre nous, dans nos têtes, dans nos livres, consciemment ou non. Ce sont des traditions qui nous traversent, qui nous habitent, qui nous animent, et que nous faisons vivre en nous, parce que nous sommes tous un peu ventriloques de ce que nous avons lu et entendu. Parfois, Rousseau, Diderot, Potocki ou Tiphaigne de La Roche parlent à travers moi, je les ai intégrés : ils vivent et continuent à s'exprimer en moi.

### **Ventriloquer les textes, ce serait cela, la pédagogie selon Yves Citton ?**

Je crois que je n'ai jamais eu une idée originale. Je le regrette parfois, ça serait beau d'avoir des idées fortes, mais c'est ainsi ! J'admire ceux qui en ont, des gens comme Yann Moulier-Boutang ou Maurizio Lazzarato, que j'ai rencontrés à travers la revue *Multitudes*. Mais à côté de ces penseurs, avec ce qu'ils ont d'intimidant, il y a les passeurs. On peut être passeur, comme Ruth Stégassy, en sachant où mettre les micros, en créant un contexte qui permette à des gens de formuler ce qu'ils savent et ce qu'ils font, et qui n'ont pas l'occasion s'exprimer publiquement. On peut être passeur en travaillant à rendre accessible ce qui ne l'était pas, ou qui l'était moins. C'est comme cela que j'ai toujours conçu mon travail d'enseignant ou d'écrivain. Cette modestie me plaît : la question n'est pas d'avoir l'idée du siècle, mais de proposer des bricolages avec les idées des autres, pour aider les bonnes idées à circuler et pour ralentir la circulation des mauvaises. Qu'il s'agisse du storytelling et des pouvoirs de scénarisation sur lesquels j'ai travaillé pour *Mythocratie*, ou aujourd'hui de l'écologie et l'économie des ressources attentionnelles, il y a déjà tellement de textes qui circulent qu'il n'est pas inutile de collecter ce qu'il y a de plus intéressant et de s'en faire le vecteur. Lire, rassembler, filtrer, monter ensemble des citations, faire passer : on le fait inconsciemment, c'est comme ça que se nourrit notre parole, mais on peut aussi en faire une méthode, ou un mode d'intervention. C'est quelque chose que chacune d'entre nous peut faire, à sa petite ou grande échelle, pour autant qu'elle ait un peu de temps libre pour lire, annoter, commenter, confronter, recomposer. Il y a une sorte

d'*empowerment* là-dedans, qui revient pour une part à déjouer les angoisses d'impuissance quant à l'action politique.

### **Vous n'avez jamais eu d'activité politique ?**

Rien dont je puisse être ni fier ni honteux. J'ai participé à des manifestations mais je n'ai rejoint aucun groupe activiste, je n'ai pas pris de carte dans un parti. Je me suis contenté de micro-pratiques militantes. Quand j'étais jeune, je suis allé au Nicaragua sandiniste ; et quand j'ai travaillé aux États-Unis, j'ai distribué des tracts pour Mumia Abu-Jamal et contre la peine de mort, avec Marcus Rediker. Je l'ai fait avec un grand bonheur, mais je n'ai jamais pu me convaincre qu'il s'agissait d'action « politique ». Je ne sais pas ce que c'est que le militantisme... Et je ne sais pas si je regrette cette absence comme un manque disqualifiant ou si je la vis comme une sorte de sagesse intuitive et de lucidité à revendiquer comme telle.

### **Pourquoi faudrait-il dévaluer l'aspect politique de ces bricolages ? Quand un sénateur américain fait une proposition de loi qui interdirait à Mumia Abu-Jamal de donner des interviews, il y a une évidence politique à réagir...**

Je ne dévalue rien, j'exprime un inconfort. C'est que je sais de moins en moins ce que sont le ou la politique – qu'il s'agisse d'ailleurs de la politique institutionnelle et électorale ou du militantisme de base. Quand, à *Multitudes*, nous avons fait un numéro pour étudier et cultiver les soulèvements des deux ou trois années précédentes, je sentais fortement qu'écrire ses petits livres dans son petit coin ne suffit pas. Avec des livres ou des enseignements, on peut au mieux aider à infléchir certains gestes, à petite échelle, et ça portera peut-être des fruits dans le long terme. Mais ça ne suffira pas : face aux ravages (actuels et annoncés) du capitalisme, il faut se soulever, et on ne se soulève qu'à plusieurs. Et ce sont ces soulèvements collectifs qui permettent à la pensée individuelle de frayer des voies véritablement nouvelles. Mais je n'ai pas grand-chose de plus futé à en dire, et c'est quand même assez mince !

J'avoue (avec tristesse) que je vis le politique, dans sa version forte d'organisation de soulèvement, comme un sorte de rêve assez impossible, voire un peu vain, dont je pressens en même temps vaguement que ça risque vite de tourner au cauchemar – comme quelque chose d'extérieur, plutôt que comme une compétence ou un accomplissement. Il y a ce texte de Bruno Latour sur la parole religieuse, *Jubiler*, qui me semble toucher quelque chose de très juste. On peut le lire comme Latour faisant son *coming out* de chrétien – ce qui en soi me plaît assez, j'ai une énorme tendresse et admiration pour la personne et le travail de Bruno Latour. Mais ce texte est beaucoup plus complexe et beaucoup plus espiègle, ce qui en fait tout autre chose qu'un *coming out*. En le lisant, j'ai retrouvé dans le rapport qu'il entretient avec la religion quelque chose de mon propre rapport avec la politique. On ne peut pas y croire ; on ne peut pas croire que le vin devient sang ; on ne peut pas croire à la résurrection ou à la Révolution. Mais lorsqu'on regarde ceux qui ont fait une croix sur la croyance ou sur la Révolution, on se dit qu'ils sont finalement encore bien plus ridicules et bien plus terrifiants que ceux qui s'obstinent à y croire envers et contre tout. Il y a autant de danger de fanatisme et de cynisme chez les uns que chez les autres – et autant de

beautés. Méfions-nous donc tout autant de ceux qui y croient que de ceux qui n'y croient pas. On n'arrive plus à y croire et pourtant, sitôt qu'on quitte le domaine des idées abstraites, on se sent finalement moins mal avec ceux qui y croient pratiquement. Cela décrit assez précisément ma relation inconfortable à la politique : je ne peux pas m'y sentir à l'aise mais, pour autant, je ne peux ni ne veux la disqualifier – ceux qui la dénoncent (avec raison) comme une illusion dangereuse étant finalement plus dangereux que l'illusion qu'ils dénoncent.

**Vous n'inventeriez rien, dites-vous... Peut-on dire cependant que vous produisez malgré tout quelque chose de rare dans les milieux de la gauche dite « radicale » : une bienveillance ? De ce point de vue, vous seriez l'anti-Julien Coupat... ou l'anti-Comité invisible. Quand on lit *À nos amis*, on se pose la question de savoir qui sont ces amis... tout le monde y est dégommé : les négristes, ceux d'Occupy, les marxistes, les post-marxistes... Chez vous, c'est l'inverse : il y aurait une rupture très ferme avec ceux qui nous gouvernent, mais en deçà de cette ligne, vous manifesteriez une capacité, constante et assumée, d'hospitalité théorique. Pas d'ennemi à l'extrême gauche ?**

Si je suis bien conforme à ce que vous décrivez, alors je dois aduler Julien Coupat – et c'est bien le cas ! Je rêve d'être Julien Coupat, mais je n'en ai pas les couilles !... Dans Tiquun ou dans le Comité invisible, il y a une sorte de mépris général et supérieur qui me semble assez insupportable en soi, mais cela leur donne quand même une verve tout à fait réjouissante, et finalement assez généreuse. Je trouve *À nos amis* profondément juste sur la plupart des points : je ne sais pas s'ils me classeraient parmi leur amis ou leurs ennemis, mais ça ne me gêne pas qu'ils me méprisent souverainement tant qu'ils continueront à faire des livres comme ça.

D'ailleurs, ils auraient assez raison de dénoncer ce que je dis : ne pas avoir d'ennemis, n'est-ce pas une autre façon de nier ce que c'est que la politique ? Si la politique exige de nommer des ennemis et d'organiser contre eux des soulèvements, ce n'est pas ce que je fais. Je sens bien que si on démolissait Monsanto, le monde s'en porterait mieux. Mais s'il m'arrivait de rencontrer le vice-président de Monsanto, je crains un peu que je finirais par trouver un lui un brave type, difficile à détester. Il doit sans doute y avoir des salauds, mais j'avoue que je n'en ai pas vu beaucoup – je dois fréquenter les mauvais cercles... Le problème est qu'il y a certainement des saloperies qui se font – en très grand nombre et à très grande échelle. La question est de savoir comment neutraliser ces saloperies tout en ayant de la peine à croire qu'il y a des salauds. Peut-on nourrir des passions politiques sans les faire reposer sur la détestation des salauds ?

Tout au long de ma vie, j'ai joui de la chance de ne jamais devoir désigner des ennemis pour survivre ou pour exister. Je n'ai pas à m'en enorgueillir, et je ne décréterais jamais que c'est ainsi qu'il faut faire. Or la politique est nourrie par le fait de se retrouver dans des combats qu'on choisit en partie, mais dans lesquels on se retrouve sans le vouloir, parce que ceux contre qui on lutte vous empêchent de vivre. Bref, mes ennemis sont lointains, et assez abstraits : c'est sans doute à la fois ma faiblesse et mon privilège. La question ici, c'est de savoir si ce privilège est une

exception ou s'il ne caractérise pas une large couche de cette « classe moyenne » que je n'arrive pas à mépriser, et qu'un certain « radicalisme » de gauche se refuse à reconnaître dans le paysage social contemporain, ce qui est à mon avis une erreur – une erreur politique, pour le coup.

Cela étant, Ruth Stégassy – toujours elle ! – m'apprend quelque chose de très important : elle se méfie du modèle de journalisme « équilibré », qui partage équitablement les temps de parole entre les positions antagonistes, qui articule des controverses où les argumentaires se répondent terme à terme, dans un beau débat rationnel à la Habermas. Quand elle va à Sivens, elle ne fait parler que des zadistes et des bergers qui sont venus les soutenir. Son travail n'est pas de cartographier des controverses, mais d'aider à faire entendre des points de vue intelligents parce qu'engagés dans des luttes. C'est très différent de la façon dont je fonctionne.

Non seulement, je ne veux me reconnaître « aucun ennemi à l'extrême gauche », comme vous dites, mais j'ai un rapport assez suspect à mes ennemis de droite. Jusqu'à récemment, c'était une évidence pour moi de penser que la rationalité vient du dissensus : quel que soit mon goût pour les revues de gauche et d'extrême-gauche (*Vacarme, Z, Mouvements, Exemple*), j'apprends plus de choses en lisant *The Economist* – ne serait-ce que pour entendre ce que dit l'ennemi néo-libéral, dont les politiques sont clairement en train de saccager notre planète et nos formes de vie. Or si on en vient à lire chaque semaine l'ennemi néo-libéral, il cesse d'être un diable sur la muraille : ce n'est pas un monstre inhumain, un ramassis de salauds, ce sont (aussi) des raisonnements. Des raisonnements souvent viciés (mais pas toujours), truffés de saloperies, aveugles sur des points que je peux leur opposer. Il n'empêche qu'il y a là aussi une certaine intelligence – et une intelligence qui est en prise sur une certaine réalité sociale ou du moins médiatique ! Il faut essayer de comprendre cette intelligence même (ou surtout) si on veut la combattre.

D'un autre côté, j'entends Ruth Stégassy qui me dit que, quand on se fait vecteur et passeur de paroles, il faut se méfier des prétentions à l'équilibre montrant le pour et le contre. Ça va contre ce que je fais, mais je crois qu'elle a raison. Creuser une « bonne parole », en sachant qu'elle est partielle, partielle, mais en la faisant vivre dans sa vérité propre, radicale au sens où elle s'enracine dans des pratiques concrètes, c'est peut-être cela qu'il faut faire aujourd'hui. Il s'agit de remettre quelque chose d'intensément politique dans ce travail de médiation, qui présuppose une absence de bienveillance envers ceux qu'on a désignés comme des ennemis, et dont on va décider de ne pas relayer les arguments, même s'ils peuvent avoir leur vérité propre : cette vérité-là, *leur* vérité, n'est *pas la nôtre*, même si on peut leur reconnaître qu'elle est *une* vérité. Mais on se porte mieux en l'excluant de son point de vue qu'en essayant de l'intégrer pour la dépasser.

Vilém Flusser, que j'ai découvert récemment et qui m'inspire autant que Ruth Stégassy, apporte pourtant un élément essentiel à ce problème : pour lui, c'est l'appareil-photo et les media audio-visuels qui ont sapé ce qu'il appelle « l'idéologie » qui consiste à s'en tenir à l'expression et à la revendication de son point de vue propre : depuis bientôt deux siècles, on sait qu'on peut toujours prendre d'autres photos, prises depuis d'autres points de vue, et qu'elles ne sont ni plus ni moins vraies que celles que nous défendons. Ce pluralisme est inscrit dans nos dispositifs médiatiques, depuis l'appareil-photo jusqu'à Internet, il a profondément imprégné nos perceptions du

monde, et c'est peut-être cela qui inhibe ce qu'on identifie comme « la politique ». Ici encore, je ne sais s'il faut en prendre acte et comprendre quels autres comportements sont adaptés à ces nouveaux environnements, ou s'il faut cultiver de nouvelles formes de partialité pour faire entendre les positions politiques capables d'entraver notre course à l'abîme.

**Ce souci de la bienveillance, dans les groupes actuels, ne tient-il pas aussi à une conscience aiguë de la vulnérabilité des groupes ? Marx peut dire « Le parti se renforce en s'épurant », parce qu'il a l'impression d'être habité par le vent de l'Histoire, que des partis communistes se créent partout, et que l'important est alors de trouver la juste ligne de masse. Or, à l'heure actuelle, on a plutôt le sentiment que si on arrête, il n'y aura rien. En bref, sans doute sommes-nous dans des positions conservatrices, avec la peur de détruire les micro-institutions que nous avons construites, parce que le vent actuel pousse à ce que nous disparaissions ?**

Vous dites « conservateurs » ? Il me semble qu'il y a plutôt là un tournant *écologique* de la conception de l'agir politique. C'est une question de soutenabilité : nos petits groupes doivent rester soutenables, ce qui implique un travail de *care*, la nécessité de prendre soin de ce qu'on est et de ce qu'on a, dans une conscience de notre vulnérabilité. Est-ce du pessimisme dans une situation où nous sommes inaudibles, tellement minoritaires que cela confine à l'inexistence ? Ou n'est-ce pas plutôt que nos façons de faire ensemble des revues, des manifestations, sont marquées par ce « tournant écologique » que nous sommes en train de vivre à toute une série de niveaux. Et là, il n'y a rien de pessimiste. Peut-être que ce que nous vivons comme un sentiment de vulnérabilité poussant vers une bienveillance à visée de soutenabilité ne doit pas être analysé comme une position de faiblesse ou de conservatisme, mais plutôt comme une façon d'être en phase avec le monde qui est en train de se mettre en place.

**Pouvez-vous définir ce que vous appelez « écologie » ?**

Une conception de formes de vie soutenables et désirables dans un environnement où les ressources sont limitées – qu'il s'agisse des ressources naturelles, des ressources attentionnelles, etc. Soutenable, c'est le minimum. Désirable, c'est ce qui manque dans l'écologisme dirigiste, imposé de haut par principe d'autorité. Soutenable, l'écologie est économique. Désirable, elle devient politique.

**Vous êtes extrêmement prolifique : une dizaine de livres en dix ans, une dizaine d'ouvrages écrits en collaboration : on comprend que le ressassement de l'impuissance vous concerne peu. Comment fonctionne Yves Citton ?**

En notre époque de surconsommation, cette « productivité » inflationniste et un peu monstrueuse n'est pas vraiment un titre de gloire... J'ai écrit tous mes derniers livres en partant d'une idée : faire quelque chose sur les façons de diriger notre attention dans un contexte où elle est sans cesse sollicitée (*Pour une écologie de l'attention*) ; écrire sur la puissance des récits et la nécessité de s'en servir

(*Mythocratie*) ; travailler sur nos gestes communs susceptibles d'exercer une pression sur ce qui nous gouverne (*Renverser l'insoutenable*). De là, je repère des pistes, j'ai quelques références de citations, je construis un plan minimal – puis je lâche prise. Quelqu'un m'envoie un livre ? J'essaie de le regarder d'abord par politesse. Mais souvent, comme par miracle, il se trouve que c'est exactement ce sur quoi je suis en train de travailler, ça m'apporte une pièce manquante à mon petit puzzle, et ça le fait rebondir dans une direction inattendue ! Je travaille vite, je me donne deux ou trois mois pour écrire un livre, mais je développe à cette occasion une sorte de sensibilité qui fait que dans presque tout ce qui me tombe sous les mains, il y a quelque chose de bon à prendre, qui résonne avec ce que je suis en train de faire... C'est une sorte de miracle systématiquement renouvelé, qui n'en est donc pas un.

C'est plutôt un principe d'écriture collective, et c'est pourquoi je mets souvent de longues listes de remerciements dans mes ouvrages : c'est tout ce tissu d'interactions, d'échanges et d'entre-nourrissements – avec mes contemporains, comme avec des morts, revivifiés pour l'occasion – qui écrit mes livres à travers moi. Je ne les relis pas après leur publication, j'ai horreur du travail de relecture, mais quand il m'arrive d'en ouvrir un après coup, je suis complètement étonné de ce qui s'y trouve, je doute que ce soit moi qui aie pu écrire cela. Que ce soit parce que c'est trop génial ou trop nul pour venir de moi, dans les deux cas, j'y reconnais tout autre chose que ma petite personne : une intelligence ou une bêtise collectives.

**Diriez-vous que vous bricolez ou que vous braconnez ? Constituez-vous un trésor par accumulation en vous disant qu'il servira plus tard ? ou partez-vous en chasse sur des terres qui ne sont pas les vôtres en vous emparant du gibier sans vous demander s'il est représentatif – comme quand le professeur de littérature que vous êtes s'aventure en économie ?**

Les deux. Côté bricolage, j'accumule des trucs qui pourraient servir, sans idée d'exhaustivité. Mais le braconnage tel que vous le définissez m'intéresse. Dans un colloque récent sur le rôle du contexte dans l'interprétation littéraire, j'ai réfléchi sur l'idée de « lecture à l'arraché », comme anti-modèle de ce qu'on apprend à faire à l'université. Qu'apprend-on à nos étudiants ? À lire l'intégralité d'un roman avant de pouvoir en expliquer un fragment, au motif que le passage analysé doit être inscrit dans le système global de l'œuvre. Que fait-on pour faire une recherche universitaire un peu sérieuse ? On commence par s'informer de ce qui s'est fait, par observer les positions dans un champ critique, et on cherche à se situer relativement aux positions qu'on a observées. Bien entendu, on a parfaitement raison de prôner cela, mais si je suis honnête, je sais bien que ce n'est pas comme cela que je fonctionne ! Je tombe sur une idée, je l'arrache, je finis rarement les livres (savants) que je lis. Une sorte d'urgence permanente me pousse à travailler « à l'arraché » : j'arrache des bouts de discours qui me paraissent utiles, à ce moment-là, pour composer des argumentaires en prise sur certaines évolutions de nos réalités.

Un modèle pour ce type d'écriture nourrie de lectures à l'arraché, c'est l'improvisation de jazz. On dispose d'une sorte de canevas, on sait à peu près d'où on part et comment cela va finir (même si ce sera d'autant mieux qu'on sera surpris par une fin parfaitement inattendue) ; on se met à plusieurs, ce qui suppose de se mettre à

l'écoute de ce que font les autres, et qu'on entre dans un jeu de résonances collectives faites d'échos, de contrepoints, de contrepieds rythmiques, d'intensifications. En écrivant, seul devant mon clavier et mon écran, avec quelques livres ouverts sur la table, j'ai vraiment l'impression d'être dans une sorte de concert généralisé, où ma voix de passeur-répondeur est constituée de thèmes qui viennent d'ailleurs et entrent en interaction : un coup de téléphone, une émission de radio, un hyperlien, un livre découvert au hasard peuvent infléchir complètement l'écriture à chaque instant.

Les meilleurs moments – tellement fréquents que l'écriture est devenue pour moi une expérience de jouissance non-stop – sont ceux où l'occasion d'une rencontre improbable fait complètement bifurquer mon argumentation en la lançant vers des terrains que je n'aurais jamais pu imaginer à partir de mon intention originelle. Le saxophoniste Steve Lacy décrit les meilleurs moments de l'improvisation collective comme l'expérience de sentir la scène où l'on joue entrer en lévitation (*lift the bandstand*). C'est dans cet état que j'ai écrit la plupart de mes livres. C'est un bonheur absolu, apparemment solitaire et ridicule : je rigole tout seul, je tape sur la table, je m'apostrophe à haute voix tellement c'est incroyable. Mais en même temps, c'est profondément collectif, comme le jazzman nourrit à chaque instant son improvisation de son écoute des improvisations des autres membres de l'ensemble.

**Cette improvisation dont vous vous réclamez est une sorte de bonne pratique numérique : une recollection d'éléments qui se soucient moins des contextes que de son propre centre. Et pourtant, vous restez dans une culture du livre...**

C'est que je suis nul en nouvelles technologies ! Je n'en suis surtout pas fier, ça me désole et j'aimerais vraiment avoir une autre vie pour développer les capacités de programmation qui sont aujourd'hui la condition absolue pour ne pas vivre en analphabète. Mais indépendamment de la programmation, je n'ai jamais pris le temps de naviguer sur Internet, de surfer d'hyperlien en hyperlien. Comme avec les livres, je cherche un truc, je l'arrache, et je le mets dans un fichier de traitement texte – car j'ai besoin de tout avoir sur mon disque dur, je pars du principe que l'accès Internet sera bloqué dès demain matin et que mon ordinateur doit être aussi autarcique que possible.

En quelque sorte, je fais exactement, avec les livres et avec les pages web, ce qu'on reproche aux « jeunes » de faire avec Internet : un papillonnage, toujours précipité et toujours insuffisamment prudent, qui ramasse à l'arraché des copiés-collés (*sampling*) que je « remixe » dans mes articles et mes bouquins. Je me sens comme un enfant du numérique qui aurait grandi avant le numérique... Personne dans ma famille n'avait fait d'études universitaires avant moi, et j'ai sans doute un peu de cette naïveté qui caractérise les premières générations. Mais en réalité, outre la valorisation des études et le désir d'apprendre, c'est de mes parents que j'ai reçu le plus important : mon père a une incroyable intelligence pratique et vrai génie de bricoleur, et ma mère est animée d'une infatigable force d'urgence et de positivité optimiste. Si la curiosité et la liberté qu'ils m'ont inspirées ont produit quelque chose de bien, c'est à ces traits de leur personnalité que je le dois. J'ai toujours considéré comme un privilège incroyable de pouvoir être parmi des universitaires (qui sont censé être des gens sérieux et disciplinés), et qu'ils me laissent faire mes bricolages jouissifs sans m'accuser trop souvent d'imposture.

Cela dit, d'un autre côté, je suis un pur produit du système universitaire que j'ai complètement internalisé : si tout ce que je peux saisir à l'arraché paraît faire sens dans mes improvisations, c'est que j'ai développé une sensibilité, une sorte de flair qu'on n'acquiert qu'à bac +30... Ma méthode d'appropriation tous azimuts, si c'en est une, n'est donc probablement pas généralisable à n'importe quel esprit connecté sur Internet. C'est justement à nos institutions d'éducation supérieure qu'il appartient de faire acquérir les ingrédients de ce flair.

**N'y a-t-il pas là une façon de s'assumer pleinement comme un généraliste, en refusant les cloisonnements disciplinaires et la légitimité exclusive des spécialistes ? Iriez-vous, à la manière de Deleuze et Guattari, jusqu'à vous revendiquer de votre propre incompetence, au moins pour débarrasser de l'idéologie de l'excellence, ou en tout cas pour ne pas écraser vos lecteurs sous un savoir dont vous seriez le seul maître ?**

Je ne suis pas du tout fier d'être non-spécialiste : on n'est jamais assez discipliné, assez bien informé, assez prudent, assez patient ; on est toujours trop superficiel, trop soumis à l'urgence, trop généraliste, trop imposteur. C'est une limite et une insuffisance, pas un mérite ni un titre de gloire. Universitaire ou pas, nous nous devons – à nous-mêmes et à autrui – un effort de *recherche*, un effort d'étude (*studium*), un effort d'information par lequel on devienne aussi spécialiste que possible sur ce dont on parle. À l'université, on a de la chance de pouvoir, en principe, disposer de temps long pour faire de la recherche. Je dis « en principe », parce qu'en fait, toute la logique parano-bureaucratique actuelle s'ingénie à siphonner ce temps de recherche à force de réunionite aigue, de réformes administratives insignifiantes et de procédures d'évaluation saugrenues. Il faut profiter de ce privilège du temps long, et il faut impérativement le défendre contre les dynamiques aberrantes qui l'érodent et le menacent. Mais quant à moi, je ressens aussi le besoin de le secouer périodiquement. Autant j'admire certains collègues qui ont patiemment construit une compétence de longue haleine et de grande profondeur (les deux vont ensemble) sur un domaine étroitement circonscrit où ils ont acquis un statut d'autorité ; le savoir discipliné qu'ils apportent est indispensable à nourrir nos discussions, afin d'aller au-delà des premières impressions superficielles et mal informées. Autant je ressens le risque de voir des intelligences végéter dans leur petit bocal, tellement aseptisé qu'il en est devenu assez stérile.

Il me semble que l'université doit travailler dans deux directions perpendiculaires mais également indispensable. D'une part, fournir des *vacuoles de spécialisation* protégées au sein desquelles on puisse poursuivre un travail d'approfondissement de longue haleine. D'autre part, cultiver et diffuser ce que Vilém Flusser décrivait comme des *gestes de recherche*, qui bousculent les compartimentations en mangeant à tous les râteliers, qui explorent des connexions improbables, qui ébauchent des hypothèses inouïes, motivées par les urgences des problèmes toujours nouveaux que rencontrent nos évolutions sociales. Or non seulement ces gestes de recherche sont voués à paraître fumeux, voire fumistes, du point de vue des spécialisations disciplinaires ; mais ils relèvent surtout d'une dynamique foncièrement différente, où la notion de « courbe d'apprentissage » (*learning curve*) joue un rôle central. Si je suis un spécialiste de

Diderot, une heure passée dans un colloque ou un livre sur Diderot m'apprendra beaucoup moins qu'une heure passée à m'initier à la mycologie. Plus je suis novice dans un domaine de savoir, plus ma courbe d'apprentissage est pentue ; plus je suis avancé, plus elle tend à s'aplatir. J'ai une terrible intolérance envers l'aplatissement de mes courbes d'apprentissage. Après quelques années passées dans un domaine de recherche, je deviens très impatient, j'ai l'impression de perdre mon temps et d'étouffer avec des gens qui coupent les cheveux en quatre, alors qu'il y a d'énormes champs quasiment vierges à explorer, et de terribles urgences à en savoir beaucoup plus qu'on n'en sait actuellement.

C'est d'ailleurs ce qui me pousse également à travailler, en littérature, sur des auteurs mineurs : il me semble que j'apporte davantage aux études littéraires en faisant un ouvrage ou un article (aussi approfondis que possible) sur Charles Tiphaigne de la Roche, Charles de Fieux de Mouhy ou Jean-Marie Chassignon, plutôt qu'à raffiner à l'infini notre compréhension du matérialisme de Diderot ou de la madeleine de Proust. Mais je précise que ce n'est qu'une affaire de goût et de choix personnel. Je souscris à la définition paradoxale que donnait Roland Barthes de la littérature comme « science des nuances », et je me garderais bien de blâmer quiconque pour nous aider à trouver davantage de nuances dans une page célébrissime de Rousseau ou de Flaubert. L'enjeu, pour l'université, est de cultiver de façon complémentaire ces deux dimensions perpendiculaires de la recherche, pas de condamner l'une au nom de l'autre.

**Dans votre propre domaine de compétence, la littérature, vous travaillez à creuser les contradictions sans chercher à les résorber...**

Qu'est-ce que lire d'un point de vue littéraire ? C'est postuler qu'un auteur dit toujours la vérité, qu'il a toujours une bonne raison d'avoir choisi cette expression plutôt que toute autre, et que l'interprète doit s'efforcer de comprendre et de justifier ce choix – jamais de le condamner ni au nom d'une idéologie, ni même au nom de la vérité ou de la logique. On devient littéraire dès lors qu'on décrète que la parole de l'auteur est supérieure à toute logique établie, qu'elle contient sa propre logique qu'il faut tirer du texte lui-même. Cela exige de formuler des nuances pour justifier les contradictions apparentes – comme quand Rousseau prétend d'un côté que la propriété privée est la source de tous les maux, et de l'autre qu'elle est le fondement de la société.

Si l'on étend ce principe à tout auteur et à tout locuteur, l'approche littéraire conduit à postuler que les gens ont toujours raison, quoi qu'ils soient disant, parce qu'ils ont toujours de bonnes raisons de dire ceci ou cela. Au croisement de Jacques Rancière et de Joseph Beuys, cela invite à faire l'expérience de l'égalité des intelligences et à proclamer que chacun est un artiste. Bien sûr, ce n'est pas si simple et il est plus facile d'appliquer ce principe aux textes du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'aux discours des militants du Front National...

**Mais alors il n'y a plus de politique possible...**

C'est en effet là où elle menace de se dissoudre. D'un côté, certes, cela conduit à penser l'expérience littéraire comme un monde où il n'y a pas d'ennemis, pas d'erreur, juste des logiques étrangères et contradictoires dont il faut comprendre les causes et les

motivations. Ni se lamenter, ni ridiculiser, ni condamner, mais essayer de comprendre. L'enjeu en est de reconstituer comment tel individu, dans telle situation, peut être poussé à réagir à telle position existentielle par telle séquence de mots. On (re)construit un monde possible dont on observe l'expression et dont on tente d'explicitier la logique propre, potentiellement irréductible aux logiques préexistantes. C'est là notamment où la littérature se distingue de la philosophie : le philosophe soumet ce qu'il dit à des logiques préexistantes, alors que d'un point de vue littéraire, on accepte que les mots utilisés en savent toujours plus que les logiques à travers lesquelles on les juge. Parce qu'on postule que les mots sont en excès sur les logiques, ce qui nous intéresse n'est donc pas de savoir si telle proposition est vraie ou fausse, mais pourquoi elle méritait d'être exprimée, comment elle est exprimée, ce qu'elle exprime.

Cela permet toutefois aussi de se demander comment on aurait pu l'exprimer *autrement*. On peut se demander comment on aurait pu exprimer un même affect (de frustration, d'indignation) avec un vocabulaire différent (la détestation du capitalisme, le rejet des mass-médias, plutôt que la haine du migrant ou des intellectuels). Et c'est là qu'on retrouve sans doute de la politique – mais déplacée. L'ennemi, ce n'est plus celui qui tient des propos racistes, sexistes, homophobes ou écophobes. L'ennemi, c'est le processus de médiation qui conduit à exprimer un affect toujours légitime (la peur, la méfiance, le désir, le dégoût) par une formule dévoyée, dont les effets exacerbent ou multiplient les problèmes au lieu d'aider à les résoudre. Le vice-président de Monsanto est peut-être un brave type (ou peut-être pas), mais la saloperie tient aux médiations qui conduisent simultanément son discours et ses actes à privatiser des semences, à répandre des nuisances incontrôlables, à asservir des paysans, à appauvrir nos biens communs.

Qu'est-ce que la littérature, sinon l'attention déportée du message vers le médium textuel ? Plus généralement, qu'est-ce que les pratiques et les expériences artistiques, sinon l'exploration de la puissance des media en tant que media ? On s'aperçoit alors qu'il ne suffit pas de décréter l'égalité des intelligences ou le fait que chacune soit une artiste. Chacune peut *devenir* l'artiste ou l'intelligence qu'elle est en puissance, à condition d'être en position de se bricoler des médiations appropriées. Nos ennemis politiques sont à identifier dans certains processus de médiation – à combattre par d'autres processus de médiation. La littérature apparaît alors comme un cas particulier de la pratique et de l'étude des media.

**C'est pourquoi vous vous présentez désormais comme un « archéologue des media » plutôt que comme un littéraire dix-huitiémiste ?**

« Écologie des media », « écologie de l'attention », « archéologie des media », « études de media comparés » : ce sont ces dénominations et ces champs émergents qui me semblent permettre aujourd'hui de recadrer les études littéraires de façon à leur réinsuffler une pertinence qu'elles ont largement perdue. Mais au-delà d'un sauvetage disciplinaire à visée corporatiste, il s'agit surtout d'affirmer qu'il ne peut y avoir de politique que médiactiviste – et que les pratiques et les études portant sur les arts et la littérature sont parmi les mieux placées pour contribuer à ces politiques médiactivistes.

Cela requiert toutefois, pour commencer, de distinguer trois couches dans ce qu'on confond sous l'appellation générale de « médias ». Avec des gens comme Thierry Bardini ou Emmanuel Guez, j'essaie de promouvoir trois graphies différentes pour désigner ces trois couches en français. À un certain niveau, on a les *médias* de masse, écrits avec l'accent et le -s, (Le Monde, TF1, Fox News) dont les effets de diffusion (*broadcast*) à grande échelle relèvent du « médiatique ». Qu'il s'agisse d'une émission télévisée à grand public ou d'une conversation téléphonique privée, on peut ensuite écrire *media*, sans accent ni -s, pour désigner les vecteurs de communication qui relient le séparé, qui plient les temps, les espaces et les agentivités en permettant l'enregistrement, la transmission et le traitement des données, selon des processus « médiaux » ou « médiologiques ». Enfin, l'archéologie des media nous apprend à repérer l'omniprésence occulte des *médiums* et du « médiumnique » au cœur ou à l'horizon des dispositifs techniques opérant ces pliages de temps, d'espaces et d'agentivités. Qu'on étudie l'histoire des inventions techniques ou notre propre rapport à nos gadgets électroniques, on s'aperçoit que la magie, la possession, les fantômes, les spectres, les esprits et les morts ont constamment hanté nos appareils de communication.

Mieux comprendre les interactions incessantes et complexes du médial, du médiatique et du médiumnique me semble être une tâche urgente du moment. Nous sommes assez nombreux à nous retrouver sur cet agenda de recherche, que nous venions du numérique, du design, du cinéma, des arts, de la philosophie, de la littérature – avec des références convergentes, familières dans beaucoup de pays voisins mais encore terriblement méconnues en France : Vilém Flusser, Friedrich Kittler, Matthew Fuller, Alexander Galloway, Katherine Hayles, Mark Hansen, Jussi Parikka. Nous essayons de faire paraître des traductions, de monter des projets collectifs, d'organiser des conférences et des expositions. Je ne suis encore qu'un petit écolier en la matière, mais c'est tant mieux : ma courbe d'apprentissage est encore verticale à ce stade. Je ne connais rien de plus exaltant – et il me semble que ce sentiment est partagé par plein de gens passionnés et passionnants. J'espère que l'appellation d'« archéologue des media » sera rapidement contagieuse.